

BRECHER, Michael. *Crises in World Politics. Theory and Reality*. New York, Pergamon Press, 1993, 694p.

Bertrand Lang

Volume 25, numéro 4, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703394ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/703394ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lang, B. (1994). Compte rendu de [BRECHER, Michael. *Crises in World Politics. Theory and Reality*. New York, Pergamon Press, 1993, 694p.] *Études internationales*, 25(4), 825–828. <https://doi.org/10.7202/703394ar>

ayant moins retenu l'attention des spécialistes.

La principale qualité du livre tient sans aucun doute au remarquable travail de synthèse effectué par l'auteur. L'intérêt du phénomène révolutionnaire pour les spécialistes des relations internationales a toujours été manifeste, surtout chez ceux de l'école anglaise, de Martin Wight à James Der Derian. Jamais cependant, à ma connaissance, n'avait été entrepris un traitement aussi systématique des rapports entre révolutions et ordre international.

Le principal défaut de l'ouvrage tient, lui, à la faiblesse de la problématique. En adoptant une conception contractuelle de la société internationale, l'auteur place inévitablement l'origine et le développement du phénomène révolutionnaire lui-même en dehors de cette société. Le processus de socialisation se pense ainsi à la manière d'une assimilation par la société internationale de ce véritable corps étranger que semble être une révolution. Cette grille de lecture ne permet pas à Armstrong de voir ce que les révolutions doivent en fait à la société internationale et son fonctionnement. Les idées d'égalité et de souveraineté nationale n'ont-elles pas reçu leur première légitimité dans le droit international avant de trouver écho dans la Révolution française? La pression de la compétition internationale régie selon le principe de l'équilibre de la puissance n'est-elle pour rien dans l'effondrement des anciens régimes et la volonté de modernisation des révolutionnaires? Une conception de la société internationale en termes de relations sociales, souvent con-

flictuelles, aurait sans doute permis à l'auteur de concevoir un cadre d'analyse plus complexe mais aussi plus complet pour l'étude des rapports entre révolutions et société internationale. Mais c'est sans doute là une simple question de perspective.

Un dernier mot sans rapport avec le livre d'Armstrong mais qui concerne la maison d'édition, Oxford University Press. Il est déplorable que le prix de ses livres soit exorbitant, (celui-ci coûte 101,50 \$) et que leurs références bibliographiques ignorent, détail fort important, la maison d'édition des ouvrages cités.

Louis BÉLANGER

*Centre québécois de relations internationales  
Québec*

### **Crises in World Politics. Theory and Reality.**

BRECHER, Michael. New York, Pergamon Press, 1993, 694p.

Dans cet ouvrage de quelque cinq cent soixante pages, plus cent vingt pages d'annexes, de notes, de bibliographie..., sont étudiées, d'une part, une méthode tendant à prévoir les crises internationales et leur développement et, d'autre part, la confrontation de cet outil avec la réalité. L'auteur, éminent professeur de science politique à l'Université McGill, nous fait bénéficier de la double optique de l'universitaire, habitué à théoriser, et de «l'homme de terrain» qui a beaucoup voyagé, essentiellement au Proche et Moyen-Orient, donc capable d'observer et de comprendre l'évolution des situations dans le temps et l'espace. Se préoccupant des crises depuis la fin des années 40, Michael

Brecher nous fait bénéficier d'une longue expérience des phénomènes qu'il veut expliquer.

Le livre porte essentiellement sur les situations risquant d'entraîner des actions militaires. Pour les étudier, l'auteur propose deux voies de recherche concomitantes : 1) disposer de modèles permettant d'appréhender les divers facteurs de crises, 2) faire une étude exhaustive des crises intervenues dans le monde de 1918 à 1988. Ces recherches étant effectuées, comparons les deux formes de travaux et tirons-en les leçons.

Pour Brecher, il existe deux niveaux de crise : la crise internationale et la crise, du niveau restreint, de la politique étrangère. La crise internationale peut se caractériser par un changement ou une augmentation de l'intensité des relations tendues entre deux ou plusieurs États avec une augmentation du risque de conflits militaires, d'où une déstabilisation de leurs relations et une remise en question du système politique international. Une crise du niveau de la politique étrangère naît de la manière de traiter les contraintes extérieures, de la part des dirigeants d'un pays. Elle marque le commencement d'une crise internationale. Les deux formes de crises sont intimement liées mais doivent être étudiées séparément.

L'ouvrage s'articule en huit chapitres. Les concepts et modèles sont traités dans le premier chapitre. Pour toutes les crises entre États, l'auteur définit quatre phases : origine, escalade, désescalade et effets. Ces phases sont étudiées dans les chapitres 2 à 5 suivant la même méthode intellectuelle, ci-dessous exposée :

Chaque phase comprend une étude théorique : questions à se poser, spécification d'un modèle, hypothèses, ces éléments étant comparés avec des données et des statistiques provenant de 390 crises internationales et 826 crises du niveau de politique étrangère portant sur la période allant de la fin de 1918 à la fin de 1988. La deuxième partie de chaque phase est une analyse résumée de la manière dont certains États ont fait face à dix crises survenues depuis la fin de la Première Guerre mondiale : Les États-Unis à l'occasion du blocus de Berlin (1948), l'URSS et le « printemps de Prague » (1968), le Royaume-Uni durant la crise de Munich (1938), l'Allemagne pendant la crise de Stalingrad (1942), Israël et la guerre du Kippour (1973), la Syrie pendant les premiers événements du Liban (1975-1976), l'Inde et le conflit frontalier avec la Chine (1959-1962), l'insurrection en Hongrie (1956), la Zambie face aux sanctions économiques de la Rhodésie (1965), l'Argentine durant la crise des Falklands/Malvinas (1982).

L'origine d'une crise dépend de l'existence d'un certain nombre de facteurs. L'auteur a retenu dix variables indépendantes, mais dont les effets sont affectés d'un coefficient. C'est ainsi que la répartition des forces – par exemple : bipolarité, c'est-à-dire concentration des forces et des décisions autour de deux États, É.-U. et URSS avant la disparition de cette dernière – est affectée du coefficient 8, alors que la superficie d'un pays ne compte que pour 1. En agissant ainsi, on obtient un réseau d'informations de l'étude desquelles on peut se faire une opinion sur l'éventualité d'une crise.

L'escalade des crises est étudiée suivant un principe semblable portant sur 13 variables affectées d'un coefficient.

L'auteur émet diverses hypothèses permettant d'apprécier la phase de désescalade d'une crise. Citons entre autres la constatation qu'une crise internationale est plus susceptible de se terminer par un accord quand : la crise concerne un conflit qui ne dure pas depuis longtemps, les adversaires ont des moyens militaires comparables, il y a peu d'États impliqués, les organisations internationales sont très présentes dans la recherche d'une solution négociée...

Nous savons que les crises entre États évoluent en fonction de divers facteurs, mais leur intensité et leurs effets varient également. L'auteur fournit des indicateurs d'intensité tels que le nombre d'acteurs intéressés, l'implication de grandes puissances... et montre le réseau d'influence des indicateurs d'intensité. En ce qui concerne l'effet, il peut être mesuré par quatre facteurs : changement de la répartition de la puissance, des acteurs, de la composition des alliances, des « règles du jeu », c'est-à-dire tout ce qui découle de la loi, des coutumes et autres attitudes habituelles des acteurs.

Dans le chapitre 6, l'auteur rappelle qu'il existe deux niveaux d'analyse, (la crise internationale et la crise, du niveau restreint, de la politique étrangère) et quatre phases dans le développement d'une crise – origine, escalade, désescalade, effets. Il introduit la notion de « Modèle unifié de crises » (Unified Model of Crisis). Il s'agit d'un outil qui a pour objet d'ex-

pliquer les crises entre États, comme un tout. Schématiquement, il convient d'intégrer au Modèle I qui s'applique aux crises internationales et au Modèle II qui concerne les crises, du niveau restreint, de la politique étrangère, les quatre phases du développement d'une crise. Un certain nombre d'hypothèses découlent de cette méthode et permettent de cerner la naissance et l'évolution des crises.

Afin de contrôler les possibilités de l'UMC (Unified Model of Crisis), l'auteur applique son modèle à la crise du Golfe (1990-1991) et ce, en quelque cent pages qui fournissent une excellente illustration de l'emploi de cette méthode de raisonnement.

L'ouvrage se termine sur une réflexion détaillée de ce qui a été appris sur l'étude des crises, au cours du vingtième siècle. Il attire l'attention sur la gestion des crises. Elle ne peut pas être l'éradication des conflits ou la suppression des crises. Cette voie est sans issue ; car crises et conflits sont inhérents à la condition humaine et aux relations entre États. Il faut, par contre, canaliser les tensions en les aiguillant de la voie de la violence vers celle des marchandages et négociations tendant à des compromis acceptables par toutes les parties.

De la lecture de l'ouvrage du Professeur Michael Brecher, diverses réflexions viennent à l'esprit. Il s'agit d'un ouvrage dense, mais de lecture facile. Les approches sont originales. Ce livre peut aussi bien se classer dans chacune des deux disciplines que sont la science politique et l'histoire. En effet, Brecher, en développant ses méthodes d'étude, les oppose d'une part aux tensions qui ont eu lieu de

1918 à 1988 et rapproche sa réflexion à dix événements historiques. On peut être étonné que parmi ceux-ci, ait été choisie la bataille de Stalingrad. En effet, à première vue il s'agissait de combats qui opposaient Allemands et Soviétiques, dans le cadre d'une guerre établie. En fait, la bataille de Stalingrad représentait une phase décisive dans ce conflit. Après cette défaite, le moral des Allemands fut atteint définitivement alors que pour les Soviétiques ce fut le catalyseur qui devait les soutenir jusqu'à la victoire.

On doit souligner l'exploit réalisé par l'auteur, en matière de théorisation, qui nous livre un outil d'explication des crises historiques, voire un instrument prédictif pour des crises futures. Ceci étant, on ne doit pas oublier que l'Histoire des relations internationales est toujours la conséquence de décisions individuelles prises par des responsables aux motivations les plus diverses et les plus secrètes.

Bertrand LANG

Faculté de Droit  
Université René Descartes Paris V

### **Transcending the State-Global Divide. A Neostructuralist Agenda in International Relations.**

PALAN, Ronen P. and GILLS, Barry  
(dir.). Boulder (Col.), Lynne Rienner  
Publishers, Inc., 1994, 296p.

Dans leur introduction, Palan et Gills nous indiquent leur intention, à travers cette collection de douze textes, de mettre en lumière les dénominateurs communs des développements analytiques récents en relations internationales. Les analyses en question proposent, cherchent à définir le

flux constant d'interactions entre le local et le global et, contrairement au néo-réalisme, tentent de développer une théorie de l'État et du politique.

Le premier chapitre, par Mason, donne le ton en définissant le néo-structuralisme comme étant la combinaison du structuralisme – avec son primat de l'économie comme déterminant des relations sociales – et du postmodernisme, c'est-à-dire un pluralisme paradigmatique et un questionnement sur la pérennité de l'État-nation comme catégorie sociale. À l'exception des chapitres de Chase-Dunn et de Gunder Frank qui reprennent tel quel le modèle du système mondial pour étudier l'impact des développements technologiques pour le premier et les transformations en Europe de l'Est pour le second, les autres contributions s'inscrivent dans cette perspective néo-structuraliste. Ainsi dans sa contribution, Palan traite de la place et du rôle des États au niveau théorique dans le contexte de la mondialisation du capitalisme. Les articles de Moseley et de Taylor tentent de remodeler la théorie du système mondial en soulignant l'importance des États et de leur logique nationale. La question de l'autonomie de l'État est scrutée sous l'angle de la dualité entre nationalisme et pouvoir étatique par Halperin. D'autres auteurs s'interrogent sur l'espace de l'État et de la gestion sociale en période d'intégration régionale (Lipietz), ou sur le défi porté à la capacité de gestion de l'État par la mondialisation du système financier (Cerny). Dans la même foulée, van der Pijl explique comment un retour à un programme national-socialiste est douteux en Allemagne, en raison de l'internationalisation des